

Novel, universality and interculturality (anthropological point of view)

الرواية والشمولية والتفاعل بين الثقافات (وجهة نظر
أنثروبولوجية)

BOUATTOU Bachir¹

Received: 02 / 05 /2021

Accepted: 22/05/2021

Published:15/09/2021

Abstract:

The original myth is linked to the creation of the world. That is to say that this creation becomes the exemplary model for all kinds of creativity. Thus, every human act should recapitulate the creation of the world. It is an update of the events that took place during the original creation. Thereafter, and with the great changes that have known human society. The myth begins to lose its strength to become literature: mainly tale and novel. With the birth of the novel; it is the appearance of a mass social phenomenon. It is also the passage from a closed world to world more open to other languages and cultures. Today, globalization is the domination of a single pole. In this sense, what is the role that literature and the novel can play?

Keywords: Myth, creation, novel, universality, diversity.

الملخص:

إن أسطورة الأصل مرتبطة ارتباطا وطيدا بخلق العالم. هذا يعني أن الخلق يصبح النموذج المثالي لأي عمل إبداعي. و من هنا نقول أن كل عمل إنساني هو بمثابة تخليص لخلق العالم. يعني هذا تلخيص لكل الأحداث التي وقعت أثناء الخلق الأصلي. بعد ذلك و مع التحويلات

Corresponding author: BOUATTOU Bachir, bachir.bouattou2020@gmail.com

¹ Université Yahia Fares, Bachir.bouattou@univ-medea.dz

التي عرفها المجتمع البشري، بدأت الأسطورة تعرف تصنيف قوتها لتصبح بعد ذلك أدبا: قصة أو رواية على الأساس. ولقد عرف ميلاد الرواية، ظهور ظاهرة اجتماعية جماهيرية. يعتبر هذا تحول العالم من عالم مغلق إلى عالم أكثر إنفتاحا على اللغات و الثقافات. في الوقت الحاضر، يمكن القول أن العولمة هي سيطرة لقطب واحد. في هذا المعنى ماهو الدور الذي يمكن أن يلعبه كل من الأدب و الرواية؟ هل بإمكانها مواجهة هذا الاتجاه المسيطر لهذه العولمة؟ الكلمات المفتاحية: الأسطورة، الإبداع، الرواية، الكونية، التنوع.

1. Introduction :

Mythe, littérature, roman, universalité et interculturalité ; voilà des concepts et des réalités nés, il est vrai, dans des civilisations différentes mais qui gardent jusqu'à nos jours des relations solides.

Le mythe signifie tout simplement un accroissement de la fonction imaginative dans la vie humaine imaginative dans la vie humaine avec le caractère d'une puissance morale, de présence communautaire et collective et extraordinaire. Mais quand il perd cette puissance, il devient une littérature, objet de jouissance esthétique essentiellement.

De cette littérature est né un genre littéraire et ce, suite aux mutations en général et les sociétés européennes en particulier. Un phénomène social, urbain citadin et populaire voit le jour.

Par la suite et en égard aux particularités du roman et le passage à un monde plus ouvert aux différentes langues et cultures, celui-ci tend à devenir universel, c'est-à-dire embrassant toute l'humanité avec des valeurs en rapport avec la notion d'interculturalité.

Avec la mondialisation (qui ne constitue pas à l'occasion un phénomène récent) se basant essentiellement sur la domination d'un seul pôle, la littérature et le roman devraient se réaliser et se dégager de l'unilatéralité et des conditions de temps et d'espace et devenir universel.

Dans cet article, nous allons tenter de mettre relativement la lumière sur ces différentes notions en étroite relation.

2. Mythe, littérature et roman :

La naissance du mythe d'origine est liée à la création du monde. Ainsi cette création devient le modèle exemplaire pour toute espèce de création et de créativité. Avec la naissance du mythe cosmogonique, naît une manière de raconter comment le monde a été créé, modifié enrichi ou appauvri¹.

Donc, tout acte humain devait être accompagné, à l'origine², par la récapitulation de la cosmogonie de l'histoire du monde.

On devait refaire symboliquement le monde. La récapitulation est à la fois une remémoration et une réactualisation des événements qui ont eu lieu depuis la création³. Par la suite, et avec les grandes mutations qu'a connues la société humaine et l'évolution dans le sens de la diversité, le mythe commence à

¹ Dans ce sens, le mythe est pour l'homme « archaïque » une question de la plus grande importance ; c'est un modèle. Contrairement aux contes et aux fables, le mythe apprend à l'homme les histoires primordiales et tout ce qui a rapport à son existence (Eliade Mircea : Aspects du mythe : Editions Gallimard ; Paris ;1988 ; page 24).

² Jacques Derrida dit : « Je n'ai qu'une seule langue et ce n'est pas la mienne (Derrida Jacques :Le monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine ;Editions Galilée ;Paris,1976 ;Paris ;page 148).

³ Andrée Cheddidi parle de « brassage des origines » (Cheddidi Andrée ;les marches du sable ;Editions Flammarion ;Paris ;1981 ;page 58)

perdre sa puissance¹ morale de contrainte et devient par la force des choses une littérature² et objet de jouissance esthétique¹.

¹ Le mythe a résisté à « l'hibernation » grâce surtout à la littérature. Il faut rappeler dans ce sens le rôle spirituel du roman du 19^{ème} siècle qui constitue le réservoir des « mythes dégradés Mircea Eliade considère que depuis cent cinquante ans, toutes les grandes littératures européennes ont célébré « l'envi » des îles paradisiaques du « Grand Océan », « refuges de toutes les félicités » (Eliade Mircea ;images et symboles ;Editions Gallimard ;Paris ;1979 ;pp. 16 et 17) : Mieux encore, on est entrain de comprendre aujourd'hui une chose que le XIX^e siècle ne pouvait pas pressentir : que le symbole, le mythe, l'image appartiennent à la substance de la vie spirituelle, qu'on peut les camoufler, les mutiler, les dégrader, mais qu'on ne les extirpera jamais. Il vaudrait la peine d'étudier la survivance des grands mythes tout au long du XIX^e siècle. On verrait comment, humbles, amoindris, condamnés à changer sans cesse d'enseigne, ils ont résisté à cette hibernation, grâce surtout à la littérature. C'est ainsi que le mythe du Paradis Terrestre a survécu jusqu'à nos jours sous la forme adaptée du « paradis océanien » ; depuis cent cinquante ans, toutes les grandes littératures européennes ont célébré à l'envi les îles paradisiaques du Grand Océan, refuges de toutes les félicités, alors que la réalité était très différente : « paysage plat et monotone, climat insalubre, femmes laides et obèses, etc. ». Aussi bien l'Image de ce « paradis océanien » était à l'épreuve de n'importe quelle « réalité » géographique ou autre. Les réalités objectives n'avaient rien à voir avec le « paradis océanien » : celui-ci était d'ordre théologique ; il avait reçu, assimilé et réadapté toutes Christophe Colomb (n'avait-il pas pensé l'avoir découvert) était devenu, au XIX^e siècle, une île océanienne, mais sa fonction dans l'économie de la psyché humaine restait la même : de là-bas, dans l' « Ile », dans le Paradis, l'existence se déroulait en dehors du Temps et de l'Histoire ; l'homme était heureux, libre, non conditionné ; il n'avait pas à travailler pour vivre ; les femmes étaient belles, éternellement jeunes, aucune « loi » ne se pesait sur leurs amours. Jusqu'à la nudité qui retrouvait , dans l'île lointaine, son sens métaphysique : condition de l'homme parfait, de l'Adam avant la chute. La « réalité » géographique pouvait démentir ce paysage paradisiaque, des femmes laides et obèses pouvaient défilier devant les voyageurs : on ne voyait pas ; chacun ne voyait que l'image apportée avec soi.

² La littérature est donc née des traces du mythe ce leur donne une base commune, c'est-à-dire la mise en avant d'une fonction se rapportant à la faculté imaginative. Mais la différence réside dans le fait que le mythe signifie un accroissement du rôle de l'imagination dans la vie pratique. Par contre la littérature en tant que, refuge et évasion, sert à procurer les plus idéales, les plus inoffensives des satisfactions de substitution ;la littérature constitue un recul de l'imagination dans le domaine de la vie pratique. (Messac Regis ;le « Détective Novel »et l'influence de la pensée scientifique ;Paris ;1929 ;page 173 ; Editions Gallimard)

Ainsi, voit le jour une architecture de contes de fées² avec des aspects en même temps pratiques³, incompréhensibles et dramatiques⁴ que prennent volontiers les souterrains dans les

¹ Le mythe appartient initialement à un collectif, à une communauté puisqu'il justifie et impose l'action d'une communauté donnée, d'un groupe social, d'un peuple, etc... Mais quand il perd sa puissance morale de contrainte alors, il devient une littérature et objet de jouissance essentiellement esthétique (Eliade Mircea ;images et symboles ;op.cit ;page 154).

² Le conte de fée est expression d'un état d'âme, d'une âme soumise aux « puissances supérieures propices ». Par contre le conte fantastique constitue une expression d'un être révolté, fier de sa propre force et s'alliant contre les forces supérieures surnaturelles « mauvaises » (Rotinger Joseph. H ;le conte fantastique dans le romantisme français ;Paris ;1928 ;pp. 6 et 7)

³ Il faut signaler également les rapports entre mythologie et la littérature ;les deux exprimant des conflits psychologiques de structure individuelle et sociale et leur donne une solution idéale. (Caillois Roger :Le mythe et l'homme ;Editions Gallimard ;Paris ;1938 ;page 59)

⁴ Dans ce sens, on évoque les « conflits psychologique : l'individu apparaît en proie à des conflits psychologiques ; il est dans l'impossibilité de sortir de ces conflits, il ne le pourrait le faire que par un autre « condamné » de la société ou par le « héros ». Alors, l'individu désigne le héros à sa place, susceptible de violer les prohibitions sociales. Le héros est celui qui résout le conflit psychologique où l'individu se débat : (Caillois Roger : Le mythe et l'homme ; Op.cit ;page 28) : « il est temps alors de donner tout son sens à la notion de héros : au fond elle est impliquée dans l'existence même des situations mythiques. Le héros est par définition celui qui trouve à celles-ci une solution, une issue heureuse ou malheureuse. C'est que l'individu souffre avant tout de ne jamais sortir du conflit auquel il est en proie. Toute solution, même violente, même dangereuse, lui apparaît désirable : mais les prohibitions sociales la lui rendent impossible psychologiquement plus encore matériellement. Il délègue donc le héros à sa place : et celui-ci, par nature, est ainsi celui qui viole les prohibitions. Humain, il serait coupable, et, mythique, il ne cesse pas de l'être : il reste souillé de son acte, et la purification, si elle est nécessaire, n'est jamais complète. *Mais à la lumière spéciale du mythe, la grandeur, il apparaît justifié inconditionnellement.* Le héros est donc celui qui résout le conflit où l'individu se débat : d'où son droit supérieur non pas tant au crime qu'à la *culpabilité*, la fonction de cette culpabilité idéale étant de flatter l'individu qui la désire sans pouvoir l'assumer.

Mais l'individu ne peut toujours se contenter d'une flatterie, il lui faut l'acte, c'est-à-dire qu'il ne saurait éternellement s'en tenir à une identification virtuelle au héros, à une satisfaction idéale. Il exige encore l'identification réelle, la satisfaction de fait. Aussi, le mythe apparaît-il le plus souvent doublé d'un rite, car si la violation de l'interdiction est nécessaire, elle n'est possible que l'atmosphère mythique, et le rite y introduit l'individu. On saisit ici *l'essence même de la fête : c'est un excès permis*

romans d'aventures que la civilisation urbaine a fait naître¹. L'industrialisation² a transformé le roman d'aventures en roman policier³; phénomène urbain¹, citadin et populaire par

par lequel l'individu se trouve dramatisé et devient ainsi le héros, le rite réalise le mythe et permet de le vivre. C'est pourquoi on les trouve si souvent liés : à vrai dire, leur union est indissoluble et, de fait, leur divorce a toujours été la cause de leur décadence. A l'écart du rite, le mythe perd sinon sa raison d'être, du moins le meilleurs de sa puissance d'exaltation : sa capacité d'être vécu. Il n'est plus déjà que littérature, comme la majeure partie de la mythologie grecque à l'époque classique, telle que les poètes l'on transmise, irrémédiablement falsifiée et normalisée.

Cependant les rapports de la littérature et de la mythologie ne peuvent apparaître sous leur jour véritable que si l'on a d'abord précisé la fonction de celle-ci : car enfin, si la mythologie n'est *permanente* pour l'homme que dans la mesure où elle exprime des conflits psychologiques de structure individuelle ou sociale, et leur donne une solution idéale, on voit mal pourquoi ces conflits n'auraient pas revêtu immédiatement le langage psychologique qui est le leur, au lieu d'emprunter le décor- doit-on dire l'hypocrisie ? – de l'affabulation-. Il ne servirait de rien de faire intervenir un concept comme celui de pensée prélogique, car c'est précisément l'antériorité que ce terme implique qu'il faut ici justifier. Il est également bien difficile de se satisfaire de ce prétendu besoin de fantaisie, de rêverie ou de poésie qu'on attribue bénévolement à l'homme, mais dont les uns se passent fort bien et qui est chez les autres le fait d'une faiblesse ou la rançon d'une force. Quant à croire que la nécessité de l'affabulation vient de la « censure », ce n'est pas moins malaisé, *car il u a peu d'exemples que l'idée ait été plus funeste que l'image*. La convenance de l'affabulation semble ainsi devoir être recherchée ailleurs : dans ses propriétés mêmes, plus précisément dans le fait que la plurivocité de la projection mythique d'un conflit permet une multiplicité de résonance qui, en le rendant troublant simultanément sur divers points, fait de lui ce qu'il apparaît être d'abord : *une puissance d'investissement de la sensibilité*.

¹ Les romans d'aventures sont nés dans la civilisation urbaine, donc phénomène strictement urbain (Ibid. page 149).

² Régis Messac met en avant le début de la grande industrie ou le phénomène de l'industrialisation et la formation de la classe ouvrière (ou le prolétariat selon la terminologie marxiste) comme phénomène urbain et sa relation avec la transformation du roman d'aventure en roman policier (Messac Régis ; le « Détective Novel » et l'influence de la pensée scientifique ; op.cit ; pp 416 et 440)

³ Dans le roman policier ; d'une part on y assiste à la lutte exemplaire entre le bien et le Mal, entre le héros (le détective privé) et le criminel (incarnation moderne du Démon). D'autre part, par un processus inconscient de projection et d'identification, le lecteur participe au mystère et au drame. (Iliade Marcea ; images et symboles ; Op.cit ; page 227)

excellence. Car le roman est écrit initialement dans une langue populaire, la lungaromana, par opposition au latin, langue de philosophie², de savoir et de science. En un seul mot, c'est la naissance d'un phénomène social de masse avec ses variétés et ses différences.

Dans le roman, il s'agit d'une action individuelle, de la destinée d'un personnage. Dans l'action individuelle, il est essentiel que le personnage fasse le voyage³ jusqu'à la Source de vie afin de découvrir la réalité de son être et sa place dans le vaste univers. C'est une action inconsciemment initiatique. C'est une action qui lui permet⁴ de trouver une voie et une manière d'agir en vue de parvenir à un point de stabilité et de sérénité. Et s'il lui arrive de connaître la vie nomade, une vie de non fixation, cela ne veut nullement dire qu'il est dépourvu de repères, de normes et de règles. Il lui arrive d'être confronté aussi à d'autres

¹ La ville ou sa représentation est assez puissante sur les imaginations. On est en présence d'une adhésion à la civilisation moderne et la sensibilité à la ville moderne. (Ibid pp 162 et 163)

² A propos de philosophie, pensée réservé à l'élite, (et par opposition au roman (genre écrit en langue populaire, donc un phénomène populaire), il faut noter que le philosophe, comme modèle, se trouve bien certain de soi-même, assuré dans son projet parce qu'il dispose de toutes les possibilités et de toutes les dimensions et « doué d'un universalisme de droit » (Toussaint Desanti Jean ; introduction à la phénoménologie ; Editions Gallimard ; Paris ; 1994 ; page 87).

³ Le voyageur véhicule toujours des valeurs émanant d'une autre culture ou d'autres cultures. « On rêve toujours d'un pays préféré... attiré par un impérieux besoin, par ma nostalgie du désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître ». (Maupassant Guy de ; Au Soleil ; Editions Alain Michel ; Paris ; 1925 ; page 4).

⁴ On met en avant la notion de la « sortie du Temps » opérée par la lecture, particulièrement la lecture des romans, qui rapproche le plus de la fonction de la littérature de celle des mythologies. C'est une manière de sortir du « temps historique » et « personnel, et on est plongé dans un temps fabuleux, « transhistorique ». dans la littérature et le roman, on découvre une révolte contre le « temps historique », le temps des changements ; on découvre le temps le désir d'accéder à d'autres rythmes temporels. « Tant que subsiste ce désir, on peut dire que l'homme moderne garde encore au moins certains résidus d'un comportement mythologique » (Eliade Murcea ; images et symboles ; op. cit ; pp 234 et 235).

réalités socioculturelles. En se mêlant à ces nouvelles réalités, à ces différences, il ne peut que s'instruire. Le voyage est donc souvent bénéfique même s'il est fait toujours par défaut.

Les particularités du roman sont en rapport étroit avec les grandes mutations des sociétés modernes surtout avec le passage du monde clos en un monde plus ouvert aux autres langues et aux autres cultures. Il faut noter dans ce sens que les modes de renouveau littéraire se modifient en fonction du changement social. Mais il faut noter comme même qu'en dépit des mutations, que la situation et le rôle de la littérature sont les mêmes¹

3. Ressemblance, diversité, interculturalité et universalisme :

Le monde de la création est comparé à une surface peinte. Si tout était monochrome et monotone sur cette surface, elle ne réjouirait personne. C'est la variété des couleurs de la peinture, qui rend les êtres humains et même les êtres animaux, végétaux et minéraux, dignes d'intérêt et d'attrait. Il faut savoir aussi que ce qui apparaît comme une diversité est le reflet d'une unité sous-jacente et que la diversité peut être une source de créativité et non de conflit.

¹ A ce propos, il faut souligner la situation et le rôle de la littérature, surtout de la littérature épique et son rapport avec la mythologie et les comportements mythiques. Le récit épique, comme les autres genres littéraires, prolongent la narration mythologique. Il s'agit de raconter une histoire significative, de relater une série d'événements dramatiques. Il faut souligner aussi que la prose narrative, particulièrement le roman, a pris dans les sociétés modernes, la place occupée par la récitation des mythes et des contes dans les sociétés traditionnelles. Dans cette perspective, on pourrait donc dire que la passion moderne pour les romans, traduit le désir d'entendre le plus grand nombre possible d'«histoires mythologiques désacralisées ou simplement camouflées sous des formes profanes» (Ibid. Page 233).

De toute façon, la question de la ressemblance, même si elle est loin d'être élucidée, joue un rôle d'une très grande importance dans l'affectivité. Elle est également investie dans le domaine de l'esthétique sous le nom de « correspondance ».

La littérature en général et le roman en particulier met en scène des rencontres de langues, de cultures, de civilisations et d'habitudes plurielles. Le roman enseigne à l'homme que la culture universelle n'est que la somme de cultures ou de sous-cultures. Il lui enseigne également que le monde n'est qu'actions, réactions et interactions entre les cultures, n'est que brassage de cultures croissant. On est sous l'attrait et l'attrance de croyances et de traditions différentes.

La notion d'interculturalité véhicule des valeurs issues de différentes cultures. On est en présence d'une situation synthétisant une diversité de points de vue à mettre en rapport. Ce sont des entités et des expériences différentes à mettre en rapport par la littérature et le roman, en vue de mettre la lumière sur l'universalité de la société humaine.¹

¹ Jean Toussaint et à propos de « l'universalité de droit », considère que le philosophe et sa faculté de disposer de toutes les possibilités et de toutes les dimensions, va assister au déploiement et à la l'institution des normes universelles comme incarnation du lieu d'origine, du regard universel (Toussaint Desanti Jean ; Introduction à la phénoménologie ; op. cit.; page 88). Le « Soi philosopant » se trouve désormais bien certain de soi-même, assuré dans son projet, parce qu'il dispose de toutes ses dimensions : la démarche qui dévoile du même coup comme doué d'une universalité de droit. Ce qu'il voit en expliquant les « possibilités » de son *seul Ego* concerne désormais toute expérience accessible, en général, à un *Ego* (c'est-à-dire, en vertu du principe de fermeture phénoménologique, toute expérience). Dès cet instant, le philosophe peut (du moins telle est sa conviction) devenir ce qu'il doit être en vertu de son projet initial : le récitant absolu de ses propres possibles. Son propre soi est devant soi comme objet, un objet au sein duquel il va pouvoir assister du même regard au déploiement originaire du contenu de l'expérience et à l'institution de ses normes universelles. Et de fait c'est bien ce

Il faut noter que toutes les cultures se projettent dans l'absolu comme espace utopique, c'est-à-dire idéal, symbole du « bien » et de la « beauté ».

L'universalisme est confirmé par les différents aspects de la vie humaine. A une époque où l'intransigeance est de mise, la reconnaissance du pluralisme devrait se traduire par le respect foncier de toutes les cultures et les croyances. Par la suite, les enjeux politiques, les intérêts économiques, mais aussi les luttes confessionnelles et dogmatiques, ont souvent mis à mal les idéaux.

Les concepts d'interculturalité et d'universalisme véhiculent l'idée d'une communauté universelle¹ au-delà de la

que signifie la réalisation, à l'intérieur du champ transcendantal, de la réduction eidétique appliquée aux déterminations propres à l'«Ego». la méthode de la description eidétique, on le sait, peut être mise en œuvre dans le champs de l'expérience naturelle. Elle consiste (et c'est bien ce que les mathématiciens ont toujours pratiqué) à passer de l'expérience des faits à la connaissance de l'essence invariante à laquelle ces faits renvoient. Ainsi la fameuse analyse cartésienne du morceau de cire dégage l'eidos du corps (la pure étendue). La méthode consiste à effectuer, sur les domaines des faits, une sorte d'expérimentation mentale. Descartes supprime, en pensée, les qualités du morceau de cire (couleur, dureté, etc.) ; il garde les yeux fixés sur ce qui survit à cette destruction idéale ; c'est *l'invariant essentiel* : l'étendue. Husserl raffine cette démarche (très ancienne, puisqu'on la trouvait à l'œuvre dans l'élaboration des définitions du premier livre des *Eléments d'Euclide*, par exemple, sans parler de Platon).

¹ « La communauté universelle » une fois réalisée tend à se dégager de ses conditions de temps et de lieu et à devenir universelle, c'est-à-dire englobant toute l'humanité. En un mot, elle retrouve l'archétype. (Ibid. page 171). L'idée de « *Communauté intermonadique* » est elle-même un « phantasme » de même espèce, une formation idéo-existentielle propre au champ transcendantal par laquelle le penseur s'assure la possession de son domaine réflexif. En effet, d'une part *autrui doit être* présent dans ce champ pour que les objet puissent y être conformes à l'exigence d'objectivité qui définit en général leur appartenance à un domaine transcendantal. Sa présence est ainsi posée comme une condition possibilité pour l'effectuation du sens de l'objectivité. L'existence ainsi visée est simplement possible ; mieux encore, *autrui* est ici posé dans visée nécessaire de son existence

possible. D'autre part, autrui est saisi, dans le champ transcendantal, sous le mode spécifique de l'appréhension, comme homologue de l'Ego primordial que je suis, et ceci dans une synthèse d'association qui ne peut se produire qu'à la condition qu'autrui se montre effectivement, en chair et en os, dans mon monde primordial. Ici sa présence est reçue comme contingente. Qu'autrui soit ou non présent à un monde primordial, c'est là une donnée factuelle irréductible ; la synthèse d'association qui le montre comme mon aller égo ne peut donc se produire que si quelqu'un d'autre m'est effectivement donné dans une expression reçue « toute faite ». Or, dans le champ transcendantal, ces deux « moments » constitutifs du sens d'autrui ne peuvent être séparés. Sinon, ou bien l'intentionnalité visant autrui comme condition nécessaire de constitution de l'objectivité resterait toujours vide (et dans ce cas le champ le champ transcendantal dans sa totalité, et avec l'infini ouverte des « objets » pensables en lui, resterait purement formel et jamais l'Ego n'accéderait à la plénitude concrète de son sens), ou bien la contingente d'autrui éclaterait dans mon monde privé comme une menace irrécusable (et dans ce cas d'idée de même champ transcendantal devrait être abandonnée, puisque l'être qui me révélerait le sens de l'objectivité du monde serait « phénoménologiquement » irréductible). Il est donc de l'essence de l'Ego transcendantal, sous peine de renoncer à exercer sa fonction à l'égard de l'expérience, de constituer autrui comme l'unité de ces deux moments. L'acte par lequel l'exigence de la présence d'autrui est posée comme condition d'effectuation de l'objectivité d'un monde en général doit alors apparaître comme la pure intention encore vide que viendra précisément remplir, dans la synthèse d'association, cet autre homme qui est là. Or, ce « remplissement » d'intention s'effectue dans le champ transcendantal. C'est donc l'Ego transcendantal qui opère lui-même des synthèses qui se rendent effectif. Mais dans quel domaine ? Dans ce domaine propre d'appartenance ? Certainement pas. Dans ce domaine, l'Ego n'effectue que des synthèses qui le concernent dans sa vie strictement monadique. Dans le domaine d'appartenance propre à l'autre ? C'est impossible, puisque, par hypothèse, l'autre n'est encore que cette possibilité pure, cette absence enveloppée dans la forme encore vide d'une intention qui exige d'être remplie. Ce remplissement doit pourtant être effectué, sinon l'Ego est contraint de se renier soi-même. Et ainsi, de même qu'il se trouvait contraint de poser le temps constituant comme un domaine enveloppant, a priori, tous les actes effectuels en général par un Ego, de même ici, arrivé à ce point de son chemin, le penseur se trouve contraint de se donner, à titre de structure privilégiée du champ transcendantal, un domaine dans lequel puisse se constituer, comme à priori fondamental, l'unité de soi-même et de l'autre ; un domaine dans lequel soient toujours pensables pour lui les actes qui permettent de « vérifier » comme présence d'un autrui vivant la position d'un autrui simplement possible : un domaine en un mot dont l'essence est proposer à l'Ego de quoi remplir les intentions constitutives du sens de l'objectivité, et tel que l'Ego ne puisse accéder aux « transcendances » dont il constitue le sens que par la médiation du sens déjà donné au monde par un aller égo. Etre le monde commun à une multiplicité d'Egos sera donc une propriété d'essence propre à tout monde d'objets possibles pour un Ego en général ; pour peu que les actes de cet Ego soient pensés et

diversité. L'homme, l'individu, le citoyen, selon l'appellation, qui a une approche superficielle de la vie, reste sur la circonférence, au niveau de la norme extérieure ; il n'appréhende pas les autres cultures et croyances, et cherche à imposer les siennes. Mais celui qui se réalise dans sa propre Tradition, parvient à la réalité universelle qui transcende toutes les sous-cultures.

4. Mondialisation:

Aujourd'hui la mondialisation est la domination d'un seul pôle¹ s'imposant par la force. Quel est le rôle de la littérature et du roman dont la vision humanitaire initiale est incontestable? Que peut-il ajouter à cette dimension ? Il peut alterner les effets de cette dominante mondialisation par la mise en avant des concepts de fraternité, d'amour, de cohabitation et de paix.

5. Conclusion :

effectués dans le champ de la phénoménologie transcendantal, c'est-à-dire par l'Ego monadique que je suis et ne peux jamais, dans l'exercice de ma fonction de penseur, cesser d'être. Déployer, au niveau supérieur de l'objectivité, la structure de « communauté intermonadique », c'est là une possibilité qui doit être nécessairement inscrite dans le champ transcendantal, pour que ce champ puisse être, dans la relation organique de ses multiples couches constitutives, effectivement dominable par un Ego méditant. Et ainsi le penseur, seul survivant effectif dans ce mouvement qui, de réduction en réduction, suspend toute « réalité naturelle », peuple sans cesse le vide du champ transcendantal des structures chaque fois suffisantes de quoi constituer les « êtres » du monde « neutralisé » dans l'épochè. La « communauté intermonadique » est la plus riche de ces structures. En la posant, l'Ego méditant « découvre » que sa réalité monadique (et elle seule) porte en son cœur la marque de l'universalité, et est ainsi capable de constituer le sens du monde en sa totalité ouverte.

¹ Actuellement, avec la mondialisation comme la domination d'un seul pôle dans tous les domaines, les tenants de l'opposition à ce phénomène, mettent en avant des notions comme le dialogue inter-religions et intercultures (Bouattou Bachir ; le Soufisme en Algérie – introduction à la sociologie religieuse ; Editions Dar Essabil ; Alger ; 2013 ; page 208).

En guise de conclusion, nous pourrions dire que grâce à la littérature en général et au roman par la suite en particulier, que le mythe a résisté à l'hibernation.

Le roman et notamment celui du 19^{ème} siècle a constitué un réservoir, surtout du point de vue spirituel, des mythes dégradés.

Avec les grandes mutations qu'à connues les sociétés humaines et les sociétés européennes en particulier, et suite surtout aux conséquences de la révolution industrielle, le roman s'est dégagé relativement des conditions spatio-temporelles pour devenir universel, c'est-à-dire véhiculant des valeurs issues de différentes cultures et différentes civilisations.

Vient ensuite, l'ère de la mondialisation, entachée certes de matérialisme et hégémonisme, mais qui n'est pas totalement irrécupérable par la tendance universelle de l'homme, pourvu qu'elle se dégage de tout ce qui n'est susceptible d'aller dans le sens de l'unité.

Il faut avouer en dernier lieu que l'ogre de la mondialisation n'est pas tellement irrécupérable par « l'universalisme de droit » concept mis en avant par Jean Toussaint Desanti dans son ouvrage intitulé « Introduction à la phénoménologie ».

6. Liste de références:

1. **Mircea (Eliade)** ; *Aspect du mythe* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1988.
2. **Derrida (Jacques)** ; *Le monolinguisme de l'autre ou le problème d'origine* ; Editions Gallilée ; Paris ; 1976.
3. **Cheddad (Andrée)** ; *Les marches du sable* ; Editions Flammarion ; Paris ; 1981.
4. **Mircea (Eliade)** ; *Images et symboles* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1979.
5. **Messac (Regis)** ; *le « Détective Novel »* et l'influence de la pensée scientifique ; Paris ; 1929.
6. **Rotinger (Joseph)** ; *Le conte fantastique dans le romantisme français* ; Paris ; 1928.

7. **Caillois (Roger)** ; *Le mythe et l'homme* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1938.
8. **Desanti (Jean)** ; *introduction à la phénoménologie* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1944.
9. **De Maupassant (Guy)** ; *Au soleil* ; Editions Alain Michel ; Paris ; 1925.
10. **Bouattou (Bachir)** ; *Le soufisme en Algérie : Introduction à la sociologie religieuse* ; Editions Dar Essabil ; Alger ; 2013.
11. **Mircea (Eliade)** ; *Le sacré et le profane* ; Editions Gallimard ; 1965.
12. **Mircea (Eliade)** ; *La nostalgie des origines* ; Editions Gallimard ; 1971.
13. **Mircea (Eliade)** ; *Le mythe de l'éternel retour* ; Editions Gallimard ; 1949.
14. **Rivière (Claude)** ; *Socio-anthropologie des religions* ; Editions Armand Colin ; Paris ; 1997.
15. **Vau Der Leeum (Gérard)** ; *La religion dans son essence et ses manifestations* ; Editions Payot ; Paris ; 1955.
16. **Caillois (Roger)** ; *Approches de l'imaginaire* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1974.
17. **Caillois (Roger)** ; *Approches de l'imaginaire* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1974.
18. **Caillois (Roger)** ; *Approches de la poésie* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1978.
19. **Caillois (Roger)** ; *Trésor de la poésie universelle* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1987.
20. **Russel (Bertrand)** ; *Science et religion* ; Editions Gallimard ; Paris ; 1971.